



EN DESCENDANT L'OTTAWA

C'est à St-André d'Argenteuil que nous avons interrompu notre voyage, de descente d'Ottawa à Montréal ; c'est de là que nous repartirons, si je puis compter sur la faveur de votre compagnie, mes chers lecteurs, pour le reste du trajet.

Nous quitterons St-André sans que j'en dise rien ou presque rien présentement, j'ai l'intention d'y revenir plus tard. Par les souvenirs de famille qui m'y rattachent, les parents et amis que j'y retrouve encore, cette vieille paroisse est un petit monde pour moi. Je lui dois une visite spéciale, ce me semble : un jour ou l'autre, je vous prierai, peut-être, de vouloir bien la faire avec moi.

Ainsi donc, aujourd'hui, je ne vous ferai pas encore connaître le grand et pittoresque village, la jolie petite rivière du Nord. Je ne vous parlerai même pas de l'église, du couvent, du coquet presbytère, des cimetières, de la splendide allée de sapins, tous sujets si alléchants de description. Je ne vous introduirai pas dans la salle de l'hôtel-deville (Town Hall) où, le 22 mai dernier, au soir, j'avais le plaisir d'assister à une très jolie séance, dramatique et musicale, organisée par les élèves des dames de la Providence, à St-André. Je ne me confesserai même pas d'avoir cédé à de trop bienveillantes sollicitations et pris une part active à la susdite séance, par un discours d'occasion. *Horresco referens* !... Péchés de jeunesse : pitié, mon Dieu !

Non, ce n'est point ici ni le temps, ni le lieu. Il s'agit pour le moment, de retourner à Carillon, d'où nous sommes venus hier, et de s'y embarquer pour Montréal.

Cependant, et comme malgré soi, l'on diffère le départ de St-André, tant nos hôtes, ici encore, sont charmants !

* *

Deux heures moins dix minutes de l'après dîner. La pluie commence à tomber, fine et serrée. Par bonheur, nous sommes à l'abri dans le magnifique vapeur *Sovereign*, où nous voilà installés depuis quelques instants.

A ce moment, deux coups de sifflet déchirent, presque simultanément, les échos des falaises élevées, aux environs de l'embarcadere de Carillon. C'est le train de Grenville qui entre en gare ; c'est en même temps notre navire qui démarre.

Tout cela c'est l'affaire de deux minutes, à peine si nous avons eu le temps de jeter à ceux qui restent nos derniers saluts, nous voguons déjà en plein large.

A l'arrière, voici Carillon qui fuit grand train ; à notre droite, la Pointe Fortune, son vis-à-vis, qui s'efface peu à peu dans le brouillard soulevé par la chute de Carillon qui l'avoisine. Enfin, un mille plus bas environ et à notre gauche, cette fois, l'église de St-André et son couvent se dressent sur la côte. Sur le bateau comme sur la rive, les mouchoirs s'agitent au vent.

Mais bientôt l'horizon terne de ce jour pluvieux reprend ses droits, et l'on ne distingue plus rien, rien...

L'Ottawa s'élargit, à ce point qu'on n'aperçoit que vaguement ses rives à travers la brume. Sans peine cependant, notre navire y retrouve sa route, et après une demi-heure d'une marche emportée, nous touchons au quai de Rigaud.

* *

Grâce aux indications d'un de mes compagnons de route, plus familier que moi avec le pays que nous côtoyons, j'ai pu apercevoir Rigaud, là-bas, assez loin du rivage. Un large pâté de maisons avec une église, c'est tout ce qu'on distingue du village. Tout auprès, sur la colline, apparaît la petite chapelle de N. D. de Lourdes, en voie de devenir célèbre par les nombreux pèlerinages qui

s'y font déjà, entre autres celui de Montréal tout dernièrement.

Sur la petite montagne la chapelle se détache, parmi les arbres, comme le ferait une fleur aux couleurs pâles dans un bouquet de verdure.

Si je mentionne encore les vastes bâtiments du collège Bourget, j'aurai signalé les principaux traits du spectacle qu'on peut avoir de Rigaud de dessus le pont du bateau.

Quant à deviner Rigaud à cette humble jetée, où l'on ne fait que toucher en passant pour y débarquer un voyageur, y prendre un sac de malle et en repartir aussitôt, j'y serais bien difficilement parvenu, je le confesse.

Dans un estuaire est sis le prétendu quai de Rigaud. Cette baie sert d'embouchure à la petite rivière à la Graisse dont les ondes baignent Rigaud.

Juste en face de Rigaud la fameuse île Jones, le royaume des piques-niques et campements, l'éden des chasseurs et pêcheurs à la ligne, émerge du sein des flots. On la contourne presque en se rendant au quai de Rigaud, et en s'en retournant. Si j'en juge par ce que je vois, même sans être connaisseur, je puis dire qu'elle m'a l'air de répondre à sa réputation.

* *

En partant de Rigaud, notre vapeur a mis le cap sur la Pointe aux-Anglais, un peu plus bas sur la rive nord.

Au dessus de ce dernier endroit et plus vis-à-vis Rigaud, brille le clocher de St-Placide, tout auprès de la rive. Notre navire ne fait point escale à ce joli village.

Cependant la pluie a cessé, et malgré le vent qui fait fureur, me voilà seul sur le pont d'avant du bateau ; seul à m'inonder les poumons de l'air humide et frais du large, seul à scruter jusqu'en ses moindres détails le panorama splendide qui se déroule autour de nous.

Nous sommes en plein lac des Deux-Montagnes, vaste nappe d'eau où se reposent un peu les ondes de l'Ottawa rapide avant que d'aller s'incorporer aux flots mouvants du grand fleuve. Pareil au renne dans la steppe immense qui fuit sous son pied agile, notre vaisseau passe comme un trait à travers la liquide plaine.

Déjà nous avons abordé la Pointe-aux-Anglais, et puis, du côté sud de la rivière, Hudson dans le comté de Vaudreuil, nous voilà à Oka ou La Mission du Lac, le dernier asile des derniers Iroquois. Ce port-ci est au Nord, comté des Deux-Montagnes.

Les messieurs de Saint Sulpice, seigneurs de l'île de Montréal et de la réserve d'Oka, ce qui ne les empêche pas de se faire les humbles desservants des pauvres Sauvages, ont construit ici une splendide maison d'été. Splendide non pas tant par le bâtiment lui-même qui ne vise pas au luxe tant s'en faut, que par le site et l'installation qui sont des mieux choisis.

C'est cette demeure qu'on aperçoit là, non loin du quai, tout au bord du beau lac, vaste corps de logis qui semble fier, dans sa noble simplicité, de s'entourer de si jolis parterres, de si larges allées, de si frais ombrages.

L'église et le village de la mission qui se groupent à l'entour jouissent encore de cet air dégagé, de ces tons propres qui distinguent le vieux manoir seigneurial.

Oka possède en plus deux grandes sources d'attractions pour tous les touristes, mais pour ses visiteurs catholiques surtout. C'est le pèlerinage, déjà fameux, du Calvaire du Lac et le monastère de la Trappe, qui de fondation récente encore et due à la générosité des Sulpiciens, attire fortement l'attention et des gens du pays et des étrangers.

* *

D'Oka à Como, rive sud, ce n'est quasi qu'une simple traversée de la rivière, bien vite effectuée.

En laissant Como on entre dans la branche droite de l'Ottawa, celle qui arrive au St-Laurent de chaque côté de l'île Perrot, tandis que l'autre branche, celle de gauche, va marier ses flots avec les ondes du beau fleuve au pied de l'île de Montréal.

Une autre demi heure de course, à peu près

dans cette direction, et nous arrivons à cet endroit où la rivière se rétrécit entre la pointe sud ouest du comté de Jacques-Cartier (île de Montréal), et les falaises nord est de l'île Perrot (comté de Vaudreuil). C'est l'écluse de Ste-Anne de Bellevue qui permet à la navigation du nord de descendre autrement que par les rapides du niveau de l'Ottawa à celui de St-Laurent.

On vient de longer les côtes de Vaudreuil, si pittoresques, et qui sont devenues de plus en plus à la mode ces années dernières.

Cachées derrière les hauts terrassements des chemins de fer du Grand-Tronc (ligne de Montréal et Sarnia) et du Pacifique Canadien (ligne courte de Smith's Falls), qui se rapprochent ici pour atteindre l'île Perrot, on aperçoit à présent les jolies maisons de Ste-Anne, avoisinant l'écluse.

C'est au sortir de la susdite écluse que notre bâtiment baisse la tête, c'est-à-dire qu'il décapite sa double cheminée et sa mature, et se glisse doucement sous les deux ponts des voies ferrées sis à quelques pieds l'un de l'autre, lesquels comme deux jumcaux de fer relient ensemble les deux îles.

Puis adieu Ste-Anne et l'île Perrot ; après un assez long détour pour atteindre le chenal, voilà que nous filons à toute vapeur. Au bout d'un large estuaire où vient perdre son nom le bel et poétique Ottawa, l'on entrevoit déjà la vastitude du St-Laurent. C'est le beau lac St-Louis où nous voguons quelques minutes plus tard, après avoir contourné la Pointe-Claire, comté de Jacques-Cartier, pour toucher à Lachine sur les cinq heures du soir.

* *

Le temps s'était remis au beau fixe, ou à peu près. Poussés par un vent frais du sud-ouest, les nuages encore gros d'une pluie menaçante s'éloignaient rapidement. Ils allaient d'une course folle, comme le troupeau qui fuit devant les chiens du berger, s'éventrer sur les cimes des Laurentides et s'anéantir dans leurs vallées profondes. Le soleil encore timide et trop discret se laissait deviner pourtant dans un coin de l'horizon et promettait pour le lendemain un beau jour de congé. C'était la veille du 24 mai, fête de notre gracieuse souveraine.

Aussi, ne fûmes-nous pas surpris de voir un grand nombre de citoyens montréalais s'embarquer pour Beauharnois, sur le vapeur local, déjà amarré au quai de Lachine où nous venions de toucher. Ils avaient choisi cette petite ville d'été, si fraîche et si coquette, pour y célébrer, à leur façon, l'anniversaire de notre bonne dame Victoria. On vit déjà plus mauvais goût. Bien du plaisir, mes amis !

Du même train qui avait amené de la métropole ces excursionnistes, descendaient aussi quelques touristes amateurs qui vinrent se joindre à nous pour passer les rapides de Lachine ou saut Saint-Louis.

C'était de la saison le premier voyage que le navire de l'Ottawa faisait jusqu'à Montréal via les rapides : nous assistions à une première. On l'avait annoncé à grand renfort de réclame ; car chacun sait que ce tour-là est à la mode dans le haut sport de Montréal. Et puis ma foi, c'est à bon droit.

Dix minutes après, nous étions dans les premiers remous du terrible rapide et notre bâtiment charrié au fil de l'eau comme un fétu de paille, se tordait sous la main sûre du pilote, tel qu'un coursier emporté se cabre sous le frein.

* *

La traversée du saut Saint Louis, c'est toute une phase de navigation ! Mais j'ai dit déjà, l'an dernier, dans les colonnes même du MONDE ILLUSTRÉ, ces émotions et ces beautés ; je ne les répéterai pas ici ; à d'autres la marge, ils le feront mieux.

Simplement signalerais-je le fait que ce jour-là, l'énorme crûe printannière des eaux qui subsistait encore, dissimulait en bonne partie aux voyageurs étrangers les dangers réels que présente ce trajet.

Ainsi se fit-il que le révérend Père Babonneau, qui était des nôtres, crut ne devoir pas s'émerveiller sur le compte de notre fameux rapide. " Si ce n'est que ça, remarqua-t-il, d'un air de quasi dé-